

DEUXIÈME PARTIE

Quelle doit être la vie du vrai pasteur

CHAPITRE 1

De quelle manière doit se comporter dans le ministère pastoral lui-même, celui qui en a été légitimement investi.

La conduite du pasteur doit dominer d'autant celle de son peuple que la vie du berger est accoutumée d'être distante de celle du troupeau. Il est nécessaire, en effet, que celui, en comparaison de la valeur duquel le peuple est appelé troupeau, mette toute son attention à bien comprendre jusqu'à quel point il est lié par la nécessité de pratiquer la justice. Or il importe expressément que le pasteur soit pur dans ses pensées éminent dans sa conduite qu'il se distingue par sa discrétion qu'il soit pratique en ses paroles et d'une effective compassion pour chacune de ses brebis élevé en contemplation au-dessus de tous les fidèles uni par humilité avec ceux-là qui font le bien; et se dressant, par zèle de la justice, contre les vices des délinquants qu'il ne minimise point par souci du temporel sa sollicitude pour le spirituel; que dans sa préoccupation du spirituel il ne laisse cependant point de veiller au temporel.

Or ces sujets que nous avons effleurés en les énumérant brièvement, nous allons les traiter en y revenant un peu plus longuement.

CHAPITRE 2

Que le pasteur soit pur dans ses pensées.

Que toujours le pasteur soit pur dans ses pensées parce qu'il ne faut pas qu'aucune impureté salisse celui qui a reçu pour office de faire disparaître jusqu'aux traces de souillure des coeurs des autres; parce qu'il est indispensable aussi, que la main qui s'emploie à effacer les turpitudes, prenne un souci particulier d'être bien nette : de crainte qu'étant elle-même coutumière d'habitudes honteuses, et pleine de boue, elle n'infecte davantage les plaies diverses qu'elle touche. C'est pourquoi il est déclaré par un prophète : «Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur.» (Is 52,2). Ils portent en effet les vases du Seigneur ceux qui, en témoignage de leur conduite, reçoivent la mission de guider les âmes des autres vers les sanctuaires éternels. Qu'ils considèrent donc en eux-mêmes à quel degré de pureté doivent atteindre ceux-là qui, dans l'intime de leur responsabilité personnelle, portent des vases vivants au temple de

l'éternité. Aussi fut-il prescrit, de la bouche de Dieu même, que «le rational du jugement» fût fixé à l'aide de rubans noués sur le coeur d'Aaron;¹ parce que les pensées lascives ne doivent jamais posséder un coeur sacerdotal que seule la doctrine doit tenir enchaîné; parce qu'aussi, celui qui est donné en modèle aux autres doit sans cesse montrer, par la dignité de sa vie, quelle haute doctrine il porte dans le coeur, et ne point s'égarer en pensées malséantes ou dangereuses.

Dieu ajouta en outre expressément, que sur le rational fussent gravés les noms des douze patriarches. Porter toujours les noms des pères écrits sur le coeur, c'est, en effet, avoir sans cesse présente à l'esprit la vie des anciens. Or le prêtre marche sans reproche dès qu'il conserve incessamment devant ses yeux les exemples des pères qui l'ont précédé; dès qu'il garde sans trêve ses regards attachés sur les pas des saints, et réprime les pensées illicites, de crainte que la marche de ses actions ne tende à s'écarter hors de la droite ligne.

C'est à juste titre que le rational porte le nom de «rationnel du jugement», parce que le pasteur doit savoir discerner avec une attention scrupuleuse le bien et le mal, rechercher minutieusement quelles choses sont utiles, à qui elles peuvent être profitables, quand elles sont opportunes, ou comment en faire une adaptation; et prendre le plus grand souci de ne poursuivre en rien son avantage personnel, mais de compter pour ses intérêts propres les avantages de ses ouailles. Voilà pourquoi il est écrit à ce sujet : «Tu joindras au rational du jugement la doctrine et la vérité, et elles seront sur le coeur d'Aaron lorsqu'il se présentera devant le Seigneur; et ainsi Aaron portera constamment sur son coeur, devant le Seigneur, le jugement des fils d'Israël.» (Ex 28,30). Or, porter sur son coeur, en présence du Seigneur, le jugement des fils d'Israël, c'est, pour le prêtre, dirimer les discussions de son peuple uniquement selon la pensée du juge intérieur : en telle sorte que rien d'humain ne l'influence dans le jugement qu'il rend en qualité de représentant officiel de Dieu, ni qu'une animosité personnelle ne vienne rendre amer son zèle pour la répression. C'est encore de ne se point venger lui-même quand il s'élève contre les vices d'autrui, de manière à ce que, ni une secrète haine, ni une colère aveugle ne trouble la sérénité du jugement. Du reste, quand on pense à la crainte qu'inspire Celui qui gouverne par dessus toutes choses, je veux dire le juge intérieur, ce n'est qu'avec un tremblement indicible qu'on exerce l'autorité. Et, sans aucun doute, pareille crainte quand elle maintient humble l'âme du pasteur, la purifie. Elle empêche que la présomption d'esprit ne l'élève, ou que la délectation charnelle ne la souille, ou que l'importunité d'une pensée terrestre ne l'obscurcisse par la cupidité des choses d'ici-bas. Sans doute, ces tentations ne peuvent manquer de solliciter l'âme d'un pasteur; mais il est indispensable de les briser par une résistance immédiate, de crainte que le vice qui, par suggestion, essaie de séduire, n'enchaîne par la volupté de la délectation mauvaise car quand on tarde à repousser cette dernière loin de l'âme, elle tue par le tranchant mortel du consentement.

CHAPITRE 3

Que le pasteur soit éminent par sa conduite.

Que le pasteur soit remarquable dans sa conduite, afin d'être pour son peuple l'indicateur vivant du chemin de la vie; et que le troupeau qui suit sa voix et copie ses moeurs, progresse à son exemple bien mieux qu'à ses discours.

Celui-là, en effet, qui est rigoureusement tenu, en raison de sa charge, d'annoncer les plus hautes vérités se trouve placé dans une obligation aussi stricte de fournir les plus hauts exemples. Or la parole qui a pour recommandation la conduite du prédicateur trouve un accès facile dans le coeur des auditeurs car l'exemple donné par celui qui parle entraîne à accomplir ce que prescrit sa bouche. Aussi bien, la parole du prophète est là : «Monte sur une haute montagne, toi qui évangélises Sion.» (Is 40,9). C'est-à-dire : que toujours apparaisse loin des bas-fonds des préoccupations terrestres et se maintenant sur les sommets, celui qui répand la parole céleste; pour qu'il puisse entraîner ses fidèles vers le meilleur, avec d'autant plus de facilité que, grâce au mérite de sa vie, sa parole retentira de plus haut. C'est la raison pour laquelle dans la Loi on voit le prêtre recevoir, au cours dit sacrifice victimal, l'épaule droite mise à part,² afin de bien marquer que sa conduite doit être non seulement bonne mais éminente. Et que ce n'est pas assez pour lui de vivre honnêtement au milieu des mauvais; mais qu'ainsi qu'il domine, par rang d'honneur, les bons fidèles, de même doit-il surpasser ces derniers par la sainteté de ses moeurs. L'ancienne Loi donnait encore au prêtre, pour sa subsistance, la poitrine avec l'épaule afin que de cette part du sacrifice qu'il lui était prescrit de prélever, le sacrificateur apprît ce qu'il devait immoler de son être au Seigneur. Que le pasteur ne se borne donc point à n'avoir que de droites pensées en son coeur; mais qu'en outre il invite, du coup d'épaule de l'exemple, les témoins de sa vie à monter vers les cimes. Qu'il ne convoite aucune des prospérités de la vie présente et ne redoute aucune de ses adversités. Que sous l'impression d'une terreur intime il ne soit que dédain pour les douceurs du monde; qu'il foule aux pieds, d'autre part, les terreurs de ce siècle en se rappelant le charme des intimes consolations. De là aussi vient la raison pour laquelle l'éphod était, par ordre de Dieu même, retenu sur chaque épaule par une bandelette : c'est afin que le prêtre soit défendu sans cesse, par l'ornement des vertus, contre l'adversité aussi bien que contre la prospérité. De sorte que, progressant, selon l'expression de saint Paul «par les armes offensives et défensives de la justice», (II Cor 6,7) et portant ses aspirations vers les seules réalités intérieures, il ne soit détourné vers aucune basse jouissance. Que la prospérité ne l'élève point; que les difficultés ne lui soient point à trouble; que les douceurs de la vie ne le charment pas jusqu'à la volupté, ni que ses adversités ne l'accablent point de découragement. Et qu'il fasse voir, en ne permettant à aucune passion de ravalier jamais les aspirations de son âme, jusqu'à quel haut degré il est revêtu, sur chacune de ses épaules, de la perfection de l'éphod.

C'est bien à juste titre qu'il fut prescrit de faire l'éphod d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate deux fois teinte, et de lin retors : afin que cet ornement publiât de quelle abondance de vertus doit resplendir l'évêque. En effet, l'or brille en premier sur le vêtement du prêtre, symbolisant qu'en lui l'intelligence de la sagesse doit tout particulièrement éclater. Resplendissant de la couleur du ciel, l'hyacinthe se mêle à l'or pour faire entendre au prêtre qu'à l'aide de tout ce que son intelligence lui découvre, il ne doit point briguer les applaudissements du monde, mais s'élever à l'affection des choses célestes : de peur qu'en se laissant imprudemment prendre à ses propres louanges, il n'en arrive à perdre jusqu'à la claire vue même de la vérité.

La pourpre se trouve unie à l'or et à l'hyacinthe afin de bien montrer qu'un cœur sacerdotal qui met son espérance dans les sublimes réalités qu'il prêche, réprime au-dedans de lui-même jusqu'aux suggestions des vices, et, pour ainsi parler, s'oppose à eux d'autorité souveraine; parce qu'il a sans cesse devant les yeux la noblesse de sa renaissance baptismale, et revendique par sa vie son droit au céleste royaume. C'est de cette noblesse que l'Esprit a dit par saint Pierre : «Mais vous, vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal.» (I Pi 2,9). D'un autre côté, nous sommes affermis par la parole de saint Jean dans cette autorité par laquelle nous maintenons les vices sous le joug : «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, le Verbe leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.» (Jn 1,12). C'est la sublimité de cette puissance qu'a en vue le psalmiste lorsqu'il s'écrie : «Mais pour moi, ô Dieu, tes amis sont devenus extrêmement honorables, leur empire s'est extraordinairement fortifié.» (Ps 138,17). L'âme des saints, en effet, est principalement emportée vers les cimes au temps où on les voit extérieurement plongés dans l'abjection.

L'écarlate deux fois teinte est brochée avec l'or, l'hyacinthe et la pourpre, pour marquer que, devant les yeux du juge de l'âme, toutes les bonnes actions des vertus doivent resplendir de charité; et qu'en la présence de Celui qui voit ce qui est caché, tout ce qui brille devant les hommes doit brûler du feu de la charité intérieure : de cette charité qui, parce qu'elle a en même temps pour objet Dieu et le prochain, resplendit comme d'une double teinte. Et donc, celui-là qui soupire après la vue du Créateur, mais d'une manière telle qu'il se désintéresse totalement du prochain; ou qui, se souciant d'avoir soin du prochain, décline dans l'amour de Dieu, celui-là ne peut pas avoir, dans l'ornement de l'éphod, l'écarlate deux fois teinte, parce qu'il laisse de côté l'un des deux objets de l'amour.

Même quand l'âme se propose d'obéir au double précepte de l'amour, il reste encore à mortifier la chair par l'abstinence. Voilà pourquoi à l'écarlate deux fois teinte vient s'ajouter le lin retors. Dans sa brillante beauté le lin provient, en effet, de la terre. Et que désigne ici le lin, sinon la chasteté resplendissant de blancheur dans la décence de la pureté du corps ?

D'autre part c'est le lin retors qui contribue à la magnificence de l'éphod parce que la chasteté n'atteint à la parfaite blancheur de la pureté que dans le temps où la chair a été

mortifiée par l'abstinence. Lors donc qu'au reste des vertus vient s'ajouter le mérite d'une chair macérée, le lin retors resplendit de blancheur dans la beauté colorée de l'éphod.

CHAPITRE 4

Que le pasteur se distingue par sa discrétion et soit pratique en ses paroles.

Que le pasteur se distingue par sa discrétion et soit pratique en ses discours, de manière à ne point laisser échapper ce qu'il y aurait lieu de passer sous silence; et de façon aussi à ne pas taire ce qu'il serait besoin de dire. Car autant l'imprudent bavardage peut induire en erreur, autant l'intempestif silence laisse croupir dans l'ignorance ceux qui étaient susceptibles d'être instruits.

Fréquemment, en effet, d'imprévoyants pasteurs redoutant de perdre la faveur humaine n'osent pas librement prêcher la franche doctrine et, selon la parole de la Vérité, s'emploient à la garde de leur troupeau non point avec le dévouement des bergers, mais à la façon des mercenaires : car en se réfugiant ainsi qu'ils font dans le silence, ils s'enfuient à l'approche du loup. Ce sont eux, véritablement, que le Seigneur accuse quand il les qualifie par le prophète de «chiens muets qui ne peuvent pas aboyer.» (Is 56,99). Et, se plaignant de nouveau, il ajoute : «Vous n'êtes pas montés aux brèches, vous n'avez pas élevé muraille autour de la maison d'Israël, pour tenu ferme dans la bataille, au jour du Seigneurs.» (Ez 13,5). Or «monter aux brèches», c'est parler librement contre les puissances de ce siècle pour la défense du troupeau; et «tenir ferme dans la bataille au jour du Seigneur», c'est, par amour de la justice, résister aux assauts des mauvais.

Avoir peur de s'exprimer en toute franchise qu'est-ce, en effet, pour un pasteur sinon, en se taisant, abandonner son poste ? Mais s'il s'expose lui-même pour la défense de son troupeau il élève, face aux ennemis, «une muraille autour de la maison d'Israël.» C'est du pasteur abandonnant son peuple qu'il est encore écrit : «Tes pasteurs ont eu pour toi des visions vaines et folles ils ne t'ont point dévoilé ton iniquité afin de te provoquer au repentir.» (Lam 2,14). Or, dans la sainte Écriture, les prophètes sont quelquefois appelés des docteurs : lesquels en dénonçant comme fugitifs les biens présents révèlent ceux à venir. La divine parole les accuse d'avoir eu des visions vaines, parce qu'en ayant peur de blâmer les péchés ils flattent vainement les pécheurs d'une promesse de sécurité. Et jamais ils ne dévoilent l'iniquité des coupables parce qu'ils s'abstiennent de toute parole de reproche. Or la parole de réprimande est une clef qui ouvre : parce qu'en reprenant elle met au jour une faute qu'ignore souvent celui-là même qui l'a commise. C'est pourquoi saint Paul dit : «Que l'évêque soit en état d'exhorter selon la saine doctrine, et de réfuter ceux qui le contredisent.» (Tite 1,9). De là encore ces paroles de Malachie : «Les lèvres du prêtre gardent la science, et de sa bouche on demande

l'enseignement, parce qu'il est l'ange du Seigneur des armées.» (Mal 2,7). De là cet avertissement que le Seigneur donne par Isaïe, quand il déclare : «Crie à plein gosier, ne te retiens pas fais retentir ta voix comme la trompette .» (Is 58,1). Effectivement, quiconque accède au sacerdoce assume l'office de héraut, avec la charge personnelle de marcher, en criant à pleine gorge, devant la venue du juge qui suit de près dans un terrible appareil. Si donc un prêtre néglige de prêcher, héraut sans voix quel cri poussera-t-il ?

Encore. La raison pour laquelle l'Esprit saint reposa sous la forme de langues sur les premiers pasteurs c'est, évidemment, parce qu'il fait aussitôt prédicateurs de son nom ceux qu'il a remplis de ses dons. Le même ordre est donné à Moïse pour que le grand-prêtre entrant dans le tabernacle ait à son vêtement une bordure de petites sonnettes, afin de produire un bruit de prédication et de ne point provoquer par son silence l'arrêt du divin juge. Il est écrit en effet : «On entendra le son des clochettes quand le prêtre entrera dans le sanctuaire devant le Seigneur, et quand il en sortira, et il ne mourra point.» (cf. Ex 38,33-35) Effectivement, le prêtre qui entre et qui sort est comme mort si l'on n'entend venir de lui aucune parole : car s'il s'avance sans le bruit de la prédication il excite contre lui la colère du juge caché .

Or c'est fort justement que les clochettes sont indiquées comme étant attachées aux vêtements du grand-prêtre. Car que devons-nous entendre par vêtements du grand-prêtre sinon les oeuvres de justice ? C'est le prophète qui l'atteste quand il déclare : «Que tes prêtres soient revêtus de justice.» (Ps 131,9). Et donc, les clochettes sont attachées aux vêtements du prêtre pour montrer que ses oeuvres bonnes doivent, d'accord avec le bruit de sa langue, indiquer à haute voix le chemin de la vie. Mais lorsque le pasteur se dispose à prendre la parole, qu'il considère bien avec quel grand souci de précaution il devra parler : de crainte qu'en se laissant désordonnément entraîner au flot de son discours, les coeurs des auditeurs ne soient atteints des traits d'une parole qui s'égaré; et qu'en voulant se faire passer pour sage, le pasteur n'en arrive à rompre imprudemment le lien de la concorde. Et c'est pourquoi la Vérité proclame : «Gardez bien le sel en vous, et soyez en paix les uns avec les autres.» (Mc 9,49). Or, par le mot «sel», c'est la sagesse du langage qui est visée. Celui-là donc qui s'efforce de parler prudemment, doit avoir la très grande préoccupation que l'union de ses auditeurs ne soit nullement troublée du fait de son discours. De là ce mot de saint Paul : «Il ne faut pas s'élever plus qu'il ne convient, mais avoir des sentiments de juste modestie.» (Rom 12,3).

C'est encore pour la même raison que, suivant l'ordre exprimé par Dieu, des grenades se mêlaient aux clochettes au bas de la robe du grand-prêtre. Que signifient, en effet, ces grenades, sinon l'unité de la foi ? Car de même que, dans la grenade, des grains nombreux se trouvent renfermés intérieurement sous l'enveloppe d'une écorce unique, ainsi l'unité de la foi recouvre les peuples innombrables qui composent la sainte Église, et que distingue, au-dedans, la disparité des mérites. C'est donc afin que le pasteur ne

s'aventure pas à parler sans préparation que la Vérité dit hautement, et par elle-même, à ses disciples ces mots que déjà nous avons rapportés : «Gardez bien le sel en vous, et soyez en paix les uns avec les autres.» Comme si Dieu avait dit figurativement à l'occasion du vêtement du grand-prêtre : «mêlez des grenades aux clochettes : afin qu'en vos paroles vous sauvegardiez avec un soin jaloux l'unité de la foi.»

Les pasteurs doivent aussi prendre garde avec une scrupuleuse attention non seulement à ce que des paroles erronées ne sortent, en aucune façon, de leur bouche, mais encore à ce que la vraie doctrine ne soit pas enseignée par eux avec prolixité et sans ordre logique. Car il advient souvent que l'efficacité des paroles se réduit à rien quand elle est comme pulvérisée devant les coeurs des auditeurs par l'imprudente importunité du verbiage. Et cette inutile abondance de paroles qui ne sait pas s'accommoder aux auditeurs pour le bien de leur avancement, rend coupable celui qui s'y laisse aller. Aussi, est-ce justement qu'il est dit par Moïse : «L'homme qui a un flux de semence sera impur.» (Lev 15,2). En effet, la qualité des paroles qu'ils reçoivent est, pour l'intelligence des auditeurs, la semence des pensées qui en résulteront parce qu'une fois que la parole a été saisie par l'intermédiaire de l'oreille, la pensée prend corps dans l'esprit. De là le sobriquet de «seneur de paroles» que reçut, de la part des sages de ce monde, le Prédicateur par excellence, [saint Paul]. Et donc, celui qui a un flux de semence est qualifié d'impur, parce qu'esclave du verbiage il s'en souille lui-même alors qu'en s'exprimant selon la bonne règle, il eût pu faire naître un fruit de sages pensées dans les coeurs de ses auditeurs, tandis qu'au contraire il se perd, l'imprudent, en un flot de paroles, et répand la semence non pour donner la vie mais pour se souiller. Aussi saint Paul exhortant son disciple sur la nécessité de la prédication et lui disant : «Je t'adjure devant Dieu et devant le Christ Jésus, qui doit juger les vivants et les morts par son apparition et son règne, prêche la parole, insiste à temps et à contretemps,» (II Tim 4,1) a-t-il employé d'abord l'expression à *temps* avant de prononcer le mot «à contretemps» : parce que, dans l'esprit de l'auditoire, l'importunité se ruine elle-même du fait de la banalité qui lui est propre, si elle ne sait revêtir un caractère d'opportunité.

CHAPITRE 5

Que le pasteur ait compassion de chacune de ses brebis en particulier, et qu'il soit élevé en contemplation au-dessus de tous les fidèles.

Que le pasteur ait compassion de chacune de ses brebis en particulier, et qu'il soit élevé en contemplation au-dessus de tous les fidèles; afin qu'avec des entrailles de miséricorde il prenne sur lui l'infirmité des autres, et que, par la sublimité de la contemplation, il s'élève au-dessus de lui-même dans un désir ardent des réalités invisibles. De telle façon qu'en poursuivant les choses célestes il ne fasse point abstraction des nécessités du prochain, et qu'il ne perde pas non plus le goût des

hauteurs en condescendant aux besoins matériels de ses frères. Voilà pourquoi saint Paul ravi en paradis et pénétrant les secrets du troisième ciel, (cf. II Cor 12,2) rabaisse son esprit jusqu'au lit conjugal; et, tout extatique qu'il ait été dans cette contemplation de l'invisible, il enseigne aux époux la conduite qu'ils ont le devoir de garder dans leurs rapports intimes quand il écrit [aux Corinthiens] : «Pour éviter toute impudicité que chacun ait sa femme, et que chaque femme ait son mari. Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit, et que la femme agisse de même envers son mari .» (I Cor 7,2) Et peu après : «Ne vous soustrayez pas l'un à l'autre sinon d'un commun accord, et pour un temps, afin de vaquer à la prière; puis retournez ensemble de crainte que Satan ne vous tente.» (I Cor 7,5).

À l'heure même où l'Apôtre est initié aux secrets du ciel, voici qu'avec des entrailles de condescendance il donne son attention au lit conjugal; et voici que, plein de miséricorde, il abaisse jusqu'aux relations intimes des faibles mortels ce regard de son cœur qui s'éleva, dans l'extase, jusqu'à la vue de l'invisible. Par la contemplation il pénètre les cieux; et cependant il n'exclut pas de sa sollicitude la couche de ceux qui demeurent charnels : parce que, rattaché par le lien de la charité aux choses du ciel en même temps qu'à celles de la terre, il est tout à la fois irrésistiblement emporté par l'action de l'Esprit vers les réalités sublimes, et, par bonté, se fait doucement faible à l'égard d'autrui. C'est bien en effet dans de tels sentiments qu'il écrit : «Qui est faible que je ne sois faible aussi ? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore ?» (II Cor 11,29).

Et de nouveau il prononce ces paroles : «Avec les Juifs j'ai été comme juif.» (I Cor 9,20). Et de cela il fournissait la preuve non en minimisant la foi, mais en dilatant la miséricorde; s'identifiant en lui-même avec la personnalité des infidèles, afin d'apprendre par sa propre expérience de quelle façon il pourrait compatir aux besoins des autres, et se dévouer à eux de la manière dont lui-même eût souhaité qu'on se dévouât pour lui s'il eût été à leur place. C'est pourquoi il ajoute : «Si nous sommes hors de sens, c'est pour Dieu; si nous sommes de sens rassis, c'est pour vous.» (II Cor 5,13). Il avait en effet, dans la contemplation, fait l'expérience d'être ravi hors de lui-même et, en s'abaissant au niveau de ceux qui l'écoutaient, appris à redevenir lui-même.

De même Jacob eut une vision d'anges montant et descendant sur une échelle au sommet de laquelle s'appuyait le Seigneur, et dont le pied était posé sur la pierre qu'il avait ointe d'huile, (cf. Gen 28,12) parce qu'effectivement les vrais prédicateurs non seulement éprouvent dans la contemplation du Seigneur un désir véhément de Celui qui est la Tête auguste de l'Église, mais savent aussi descendre, par compassion, vers ses membres mystiques.

Encore : Moïse entre très souvent dans le tabernacle et en sort de même. Ainsi celui que la contemplation a ravi à l'intérieur du sanctuaire, est, au dehors, rempli d'activité pour les affaires temporelles des faibles. Dans le tabernacle il contemple les mystères de Dieu à l'extérieur il porte le fardeau des choses humaines. Moïse aussi, dans les affaires

douteuses avait invariablement recours au tabernacle, et prenait conseil du Seigneur en présence de l'arche d'alliance, donnant ainsi sans aucun doute un exemple aux chefs des Églises; afin que quand ceux-ci hésitent sur une décision qu'ils ont publiquement à prendre, ils rentrent en eux-mêmes ainsi que dans un tabernacle, et demandent avis au Seigneur devant l'arche d'alliance en méditant intérieurement, à propos des résolutions où ils doutent, les pages de la parole sacrée.

Encore. La Vérité en personne s'étant manifestée à nous en revêtant notre humanité, se livre à l'oraison sur la montagne, fait des miracles dans les villes, traçant ainsi la voie aux bons pasteurs : afin que tout en aspirant aux cimes par la contemplation, ils s'intéressent par compassion aux nécessités des besogneux. Parce qu'alors la charité, quand elle condescend ainsi miséricordieusement aux plus infimes besoins d'autrui, s'élève merveilleusement vers les sommets. Et par la même voie où elle s'abaisse affectueusement jusqu'aux dernières limites, elle prend vers les hauteurs un essor prodigieux.

Que donc ceux qui président se montrent tels, que ceux-là qui leur sont soumis n'aient jamais honte d'aller leur dévoiler même leurs besoins secrets. De telle façon qu'aux heures où les petits enfants subissent les orages des tentations, ils puissent recourir à l'âme de leur pasteur ainsi qu'au giron d'une mère et que, grâce au reçu de la consolation de ses conseils et aux larmes de sa prière, ils se gardent à l'abri des souillures qu'ils redoutent recevoir du flot de boue cherchant à les atteindre.

Enfin. Devant les portes du temple de Jérusalem se trouvait, pour les ablutions manuelles des entrants, la mer d'airain, c'est-à-dire un bassin supporté par douze boeufs dont la face antérieure était en évidence tandis qu'était caché le reste de leur corps. (cf. III Roi 7,25). Or, qu'elle signification peuvent avoir ces douze animaux, sinon de désigner l'ordre entier des pasteurs de qui, au témoignage de saint Paul, la loi déclare : «Tu ne muselleras pas la bouche du boeuf qui foule le grain.» (I Cor 9,9).

Nous voyons bien les actions extérieures des pasteurs; mais nous ne savons pas ce qui les attend postérieurement auprès du juge sévère, en l'attente d'une sentence qui demeure un mystère. Mais on peut dire pourtant que ceux qui sont remplis d'une affable patience pour rendre plus aisées les confessions des fidèles, soutiennent pour ainsi parler la mer d'airain devant les portes du temple; de sorte que quiconque s'efforce de franchir la porte de l'éternité [bienheureuse] ait la facilité de découvrir ses tentations au coeur du pasteur, et de laver les mains de ses pensées ou de ses oeuvres, ainsi que [les hébreux se purifiaient les mains] dans le bassin supporté par les boeufs.

Or il advient parfois que l'âme du directeur quand, par condescendance, elle devient confidente des tentations d'autrui, se trouve être elle-même sollicitée au mal à cette occasion, à peu près de la même manière que se trouvait être troublée cette même eau de la mer d'airain grâce à laquelle le peuple entier devenait pur; car en étant chargée des impuretés de ceux qui s'y lavaient, elle perdait, si je puis dire, la limpidité de sa pureté. Mais le pasteur doit être sans crainte aucune à cet égard; car Dieu qui pèse exactement

toutes choses le délivrera d'autant plus promptement de ses propres tentations, que plus grande aura été la bonté miséricordieuse à cause de laquelle il sera obsédé par suite des tentations d'autrui.

CHAPITRE 6

Que le pasteur soit, par humilité, l'auxiliaire des gens de bien; et qu'il se dresse, par zèle de la justice, contre les vices des délinquants.

Que par humilité le pasteur se fasse l'auxiliaire des gens de bien; et qu'il se dresse, par zèle de la justice, contre les vices des délinquants. De telle sorte qu'en rien il ne se préfère lui-même aux bons et que, quand les désordres des mauvais l'exigent, il sache immédiatement se rappeler sa primauté. De manière qu'avec ceux de ses sujets qui vivent bien, oublieux de sa dignité il se regarde comme un égal mais qu'il ne craigne point, en face des méchants, de faire valoir les droits de la justice. Car, – ainsi que je me souviens l'avoir dit dans mes *Morales* (50,21, ch. 22) – il est évident que la nature a fait tous les hommes égaux; mais que, d'après l'ordre variable des mérites, le péché a fait passer les uns avant les autres. Or, dans cette disparité qui a le vice pour origine, la divine volonté met de l'ordre en décidant que, puisque l'homme en général est incapable de se diriger suivant la justice, il faut que les mauvais soient conduits par les bons. Par suite, tous ceux-là qui gouvernent ont le devoir de se rappeler que ce n'est point la puissance de diriger les autres mais bien l'égalité de la condition humaine qui est inhérente à leur nature; et qu'ils doivent mettre leur bonheur non pas à commander eux-mêmes aux hommes, mais à leur être utiles.

Et en effet, nos pères les patriarches nous sont montrés non comme ayant été les rois des hommes mais pasteurs de troupeaux. Et lorsque le Seigneur eut dit à Noé ainsi qu'à ses fils : «Croyez et multipliez, et remplissez la terre,» aussitôt il ajouta : «Vous serez craints et redoutés de toute bête de la terre.» (Gen 9,1). Puisque donc leur crainte et leur terreur devait, par ordre [du Seigneur], se répandre sur les animaux de la terre il leur était, certes, interdit de l'étendre sur leurs semblables. Par suite la nature a fait l'homme pour dominer sur les animaux sans raison, non sur ses semblables. C'est pourquoi Dieu spécifie que l'homme doit être craint des premiers, non des seconds; et ce serait orgueilleusement s'insurger contre la nature que de vouloir être redouté de son égal. Et pourtant, il est nécessaire que les pasteurs soient craints de ceux-là qui leur sont soumis, quand ils découvrent que ces derniers ne redoutent nullement Dieu : afin qu'au moins la peur de l'homme empêche de pécher ceux que ne retient plus la terreur des jugements divins. Et il n'y a nulle trace d'orgueil chez les pasteurs qui se font craindre de cette manière, parce que ce n'est point leur propre gloire mais l'amélioration de leurs sujets qu'ils cherchent ainsi. Du reste, en se faisant craindre de ceux qui vivent dans le mal, ne peut-on pas dire qu'ils dominent non sur des hommes mais sur des bêtes ? Car

dans la mesure même où les mauvais sont devenus esclaves des passions bestiales, ils doivent aussi, logiquement, accepter de plier sous la crainte.

Mais parfois le pasteur, du fait même qu'il est établi en dignité au-dessus des autres, se gonfle de pensées d'orgueil. Comme toutes choses sont mises à sa disposition comme ce qu'il commande est promptement exécuté au gré de ses désirs; comme tous ceux qui sont sous ses ordres le comblent de louanges quand ce qu'il fait est bien, mais n'opposent aucune critique à ses actions répréhensibles comme presque toujours ils vont jusqu'à flatter en lui ce qu'ils devraient plutôt blâmer, il arrive que, séduit par ces bassesses, son âme s'enfle de présomption, et qu'entouré extérieurement d'applaudissements sans réserve il soit, intérieurement, vide de vérité. Ignorant de lui-même il se rejette sur l'opinion d'autrui, et se croit tel qu'il s'entend apprécier au dehors, et non tel qu'il devrait se juger au dedans. Il méprise ceux qui lui sont soumis, oublie qu'ils sont ses égaux dans l'ordre de la nature, et s'imagine du même coup avoir, par le mérite de sa vie, dépassé ceux au-dessus desquels il se trouve placé par l'attribution du pouvoir. Il se flatte de surpasser en sagesse ceux auxquels il se voit supérieur en puissance. Il s'installe véritablement, dans sa propre opinion, comme sur une sorte de piédestal et lui, que rattache étroitement aux autres hommes une égale condition de nature, affecte de ne pas les considérer sous ce jour. Ainsi en arrive-t-il jusqu'à ressembler à celui dont l'Écriture a dit : «Il regarde en face tout ce qui est élevé, il est le roi de tous les enfants d'orgueil.» (Job 41,25).

Lucifer, ambitieux de la gloire divine, s'écria, dédaigneux de la nature des anges : «Je placerai mon trône sur l'Aquilon, et je serai semblable au Très-Haut.» (Is 14,13). Or, à l'instant précis où, extérieurement, il prétend se hausser jusqu'à la souveraine puissance, c'est dans un abîme d'abaissement que tout son être tombe par un juste retour. Eh bien, l'homme qui refuse orgueilleusement de s'estimer semblable aux hommes, devient l'émule de l'ange rebelle.

C'est ainsi que Saül, après avoir eu le mérite de l'humilité, devint, du fait de la dignité souveraine, démesurément orgueilleux. Choisi à cause de son humilité, il fut rejeté pour son orgueil, comme le prouvent ces paroles du Seigneur : «Est-ce que, lorsque tu étais petit à tes propres yeux, je ne t'ai pas établi pour chef sur les tribus d'Israël ?» (I Roi 15,17). Jadis il s'était estimé petit à ses propres yeux; mais s'étant appuyé sur sa puissance terrestre, il ne se reconnaissait plus pour petit à présent. Se jugeant, en effet, supérieur en comparaison du reste des hommes, il se croyait grand au-dessus de tous, parce qu'il les dépassait tous par sa puissance. Mais par un merveilleux retour, celui qui, petit en soi-même, était devenu grand auprès de Dieu, devint insignifiant aux regards divins dès qu'il se complut en lui-même.

Il arrive donc généralement qu'au temps où l'âme s'élève à raison du grand nombre de ceux qui lui sont soumis, elle est précipitée dans le torrent de l'orgueil par la complicité de la propre grandeur du pouvoir [qu'elle exerce]. Par suite, use sagement de cette puissance celui qui sait, tout à la fois, la détenir et lui résister. Il en use de méfiance, celui

qui a conscience d'être, par elle, dressé contre les coupables, et d'être, avec elle, rapproché des autres par l'égalité. C'est qu'en effet l'esprit humain s'exalte la plupart du temps, même quand il ne s'appuie sur aucune dignité. À combien plus forte raison se porte-t-il aux nues lorsque l'autorité vient s'ajouter à lui ? Et c'est pourtant cette même puissance qu'exerce ainsi qu'il faut, celui qui aura appris à tirer d'elle ce qui est profit et à en arracher ce qui est tentation; celui qui aura su s'estimer avec elle l'égal des autres hommes et, cependant, par zèle de la justice, tenir son rang vis-à-vis des pécheurs ! Mais nous apprendrons plus entièrement cette discrétion [dans l'exercice de l'autorité], si nous étudions les exemples du premier pasteur.

En effet, Pierre qui tenait de Dieu même le gouvernement de la sainte Église ne toléra point que l'homme de bien qu'était Corneille demeurât prosterné humblement à ses pieds, et lui donnât des marques d'une vénération excessive. Le prince des apôtres le reconnut pour son égal par ces paroles : «Lève-toi; moi aussi je suis un homme.» (Ac 10,26) Mais quand il découvrit la faute d'Ananie et de Saphire, Pierre fit voir sur-le-champ jusqu'à quel point il avait été élevé en puissance sur les autres. D'une parole, en effet, il abattit leur vie que le regard scrutateur de son âme lui avait révélée coupable; et, pour châtier le péché, il exerça dans l'Église le souverain pouvoir qu'en présence de frères vraiment justes il ne s'attribua point quand on voulut lui rendre un excessif hommage. Dans ce dernier cas, la sainteté de vie [de Corneille] eut pour récompense la commune union de l'égalité dans l'autre circonstance, le zèle [de Pierre] pour la justice mit dans tout son relief la puissance de l'autorité.

Saint Paul n'avait pas conscience d'être élevé lui-même au-dessus de ses frères bons chrétiens quand il écrivait : «Non que nous prétendions dominer sur votre foi, mais nous contribuons à votre joie;» car, ajoutait-il aussitôt, «vous êtes fermes dans la foi.» (II Cor 1,23). Comme s'il avait voulu expliquer ses premières paroles en disant : «Nous ne dominons pas sur votre foi, parce que vous êtes fermes dans la foi. «Nous sommes en effet, vos égaux dans cette foi, en laquelle nous savons que vous êtes fermes. Il ne se croyait pas davantage élevé au-dessus de ses frères quand il leur disait : «Nous avons été petits enfants au milieu de vous.» Et encore : «Pour nous, nous nous disons vos serviteurs à cause de Jésus Christ.» (II Cor 4,5). Mais dès qu'il a découvert une infraction qu'il est de son devoir de corriger, il se souvient aussitôt qu'il est chef, et il demande : «Que voulez-vous ? que j'aie vers vous avec la verge ?» (I Cor 4,21). Par suite, le souverain pouvoir est exercé ainsi qu'il faut, quand celui qui commande fait peser son autorité sur les vices plutôt que sur ses frères. Mais lorsque les pasteurs reprennent leurs sujets délinquants, il reste nécessaire pour eux de bien se rappeler que, si par respect de la discipline ils doivent user de leur autorité pour flageller les vices, ils ont d'autre part, s'ils veulent demeurer dans l'humilité, l'obligation de reconnaître qu'ils sont personnellement les égaux de ces frères qui sont repris (par eux). Encore serait-il juste bien souvent, que dans notre for intérieur nous estimions plus haut que nous ceux-là mêmes que nous corrigeons. Car leurs défauts sont bien repris par nous avec toute la

vigueur de la discipline, tandis que, dans les fautes auxquelles nous nous laissons aller nous-mêmes, nous ne sommes atteints par aucune parole de reproche. Nous sommes donc d'autant plus justiciables vis-à-vis du Seigneur que nous pouvons être plus impunément coupables parmi les hommes tandis que notre discipline libère d'autant plus nos sujets vis-à-vis du jugement de Dieu, qu'ici-bas elle laisse d'autant moins leurs fautes sans répression. D'où la nécessité d'être humble en notre coeur lorsque nous appliquons la discipline. Mais en tout ceci, il faut soigneusement prendre garde à ne pas affaiblir l'autorité du commandement, en faisant à l'excès preuve d'humilité; ni en arriver à ce point que l'hiérarque, après s'être abaissé lui-même au-delà du convenable, ne puisse plus retenir les moeurs de ses sujets sous le joug de la discipline.

Que par suite les pasteurs maintiennent extérieurement l'autorité qui leur est commise pour l'intérêt des autres et qu'ils gardent au fond de leur coeur la crainte de l'estime d'eux-mêmes. Que pourtant les sujets aussi puissent, à de certains indices extérieurs convenables, se rendre compte de cette humilité intime des pasteurs de telle façon qu'ils aient, dans l'autorité de leurs chefs, un motif évident de craindre, et que, dans l'humilité de ceux-ci, ils trouvent un exemple à suivre.

Que ceux qui président s'appliquent donc sans trêve à d'autant moins faire cas auprès d'eux-mêmes de leur puissance, que celle-ci apparaît d'autant plus grande au dehors de peut qu'elle n'éblouisse l'intelligence, qu'elle n'entraîne l'esprit à se complaire en soi et que n'en reste plus maîtresse l'âme qu'elle a supplantée par la passion de dominer. Et c'est afin que l'esprit du pasteur ne soit point entraîné dans la vaine gloire par la satisfaction de son autorité, que le sage a justement dit : «On t'a établi roi ? Ne t'élève pas mais sois au milieu d'eux ainsi que l'un d'eux.» (Ec 32,1). De là encore ces paroles de saint Pierre : «Non en dominateur des Églises, mais en devenant les modèles du troupeau.» (I Pi 5,3). Enfin, nous exhortant à une justice plus haute, la Vérité a dit elle-même : «Vous savez que les chefs des nations leur commandent en maîtres, et que les grands exercent l'empire sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous mais quiconque veut être grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur et quiconque veut être le premier parmi vous, qu'il se fasse votre esclave. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir.» (Mt 20,25). En conséquence, (le Christ) annonce quels châtiments attendent le serviteur qui prend orgueil de l'autorité qu'il a reçue : «Si c'est, dit-il, un méchant serviteur, et que disant en lui-même mon Maître tarde à venir, il se mette à battre ses compagnons de service, à manger et à boire avec des gens adonnés au vin, le maître de ce serviteur viendra le jour où il ne l'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas et il le séparera, et il lui donnera sa part avec les hypocrites : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.» (Mt 24,48). C'est, en effet, à juste titre qu'est mis au rang des hypocrites celui qui, sous de faux dehors de discipline, change le ministère de la direction en moyen de domination.

Et cependant, il n'est pas rare que l'évêque ne commette une faute plus grave en gardant vis-à-vis des pervers une attitude plus faite d'égalité que d'autorité. C'est en effet, parce

qu'Héli dominé par une fausse tendresse ne sut point sévir contre ses fils coupables, qu'il s'attira, à lui ainsi qu'à ses enfants, une condamnation terrible de la part du juge inflexible. Car c'est pour cette faiblesse qu'il lui fut dit de par Dieu : «Tu as honoré tes fils plus que moi.» (I Roi 2,29). D'où ce reproche que Dieu adresse aux pasteurs : «Vous n'avez pas pensé ce qui était fracturé, vous n'avez pas ramené ce qui était égarés.» (Ez 34,4). Et en effet, lorsqu'un homme tombé dans le péché n'est pas rappelé à l'état de justice par l'énergique sollicitude du pasteur, «ce qui est égaré n'est point ramené.» D'autre part, quand la discipline réprime quelque faute, par crainte que, si une sévère discrétion ne la tenait ainsi comprimée, celle-ci ne devînt mortelle, le pansement compresse la fracture.

Mais une fracture devient souvent plus grave si on la ligature sans précaution; et le blessé la sent plus douloureuse si le bandage est trop serré. Il est donc nécessaire qu'au temps où, en corrigeant, on ligature chez les inférieurs la blessure du péché, le châtiment lui-même soit tempéré par une grande sollicitude : de telle façon que le pasteur exerce contre les délinquants l'autorité disciplinaire avec tant de mesure qu'il ne cesse point d'avoir pour eux des entrailles de miséricorde. Il ne faut donc pas oublier que, vis-à-vis de ses inférieurs, l'affection doit faire du pasteur une mère, et la discipline un père. Et, à ce propos, il y a lieu de veiller, avec une attention extrême, à ce que la sévérité ne devienne point dureté ni l'affection faiblesse. Car, ainsi que déjà nous l'avons dit dans nos *Morales* (50,20, ch. 5,14) la sévérité ou l'indulgence sont vaines, si l'une n'est pas tempérée par l'autre. Donc, une miséricorde justement sévère, et une sévérité s'exerçant bienveillante à l'égard de ceux qui leur sont soumis, tels sont les sentiments qui doivent exister chez les pasteurs. C'est pourquoi, ainsi que celui qui est la Vérité nous le raconte, le moribond [de la parabole] fut transporté à l'hôtellerie par les soins du Samaritain et l'on versa le vin et l'huile sur ses plaies, afin que ses blessures fussent cautérisées par le vin et adoucies par l'huile. (cf. Lc 10,30). Certes, il est indispensable que quiconque a la charge de guérir les blessures y applique, avec le vin, la morsure de la douleur, et, avec l'huile, la douceur de la bonté : afin de purifier par le premier remède les parties corrompues, et de panser par l'huile les chairs qui doivent guérir. Il faut donc unir la douceur avec la sévérité, et faire de l'une et de l'autre un tel mélange, que les inférieurs ne soient point aigris par une dureté trop grande, non plus qu'amollis par une excessive bienveillance.

Cet idéal, d'après saint Paul, est marqué par l'arche du tabernacle dans laquelle se trouvait, avec les tables de la Loi, la verge [d'Aaron] et la manne. (Heb 9,4). Parce que, si dans le coeur du bon pasteur doit se trouver, avec la science des Écritures, la verge de la correction, il faut aussi que s'y rencontre la manne de la douceur. D'où cette parole de David : «Votre verge et votre bâton m'ont consolé.» (Ps 22,4). Nous sommes, en effet, frappés avec la verge, et nous nous appuyons sur le bâton. Si donc existe la rigueur de la verge qui frappe, qu'il y ait aussi la consolation du bâton qui soutient. Que règne, par suite, [chez le pasteur], un amour sans faiblesse, une fermeté sans rudesse, un zèle qui

ne s'exerce pas à contretemps, une miséricorde qui n'épargne pas plus qu'il n'est expédient afin qu'au faîte du pouvoir, la justice s'alliant avec la clémence, celui qui préside s'attache par la sévérité les coeurs de ses sujets, et les maintienne par la douceur dans la crainte révérencielle.

CHAPITRE 7

Que le pasteur ne minimise point, par souci du temporel, sa sollicitude pour le spirituel. Que dans sa préoccupation du spirituel il ne laisse cependant point de veiller au temporel.

Que le pasteur ne réduise point, par souci du temporel, sa sollicitude pour le spirituel. Que dans sa préoccupation du spirituel, il ne laisse point, cependant, de veiller au temporel : de peur que livré aux affaires du dehors il ne fasse défaut à celles des âmes, ou qu'adonné aux seules choses spirituelles il ne se consacre pas extérieurement à ses devoirs envers le prochain. Fréquemment, en effet, certains évêques étant comme oublieux que c'est pour les besoins des âmes qu'ils ont été établis sur leurs frères, s'adonnent de tout l'effort de leur coeur aux affaires séculières. Quand ces dernières se présentent, ils exultent de les avoir à mener; et quand elles manquent, c'est nuit et jour qu'ils soupirent après elles dans les agitations de leur tumultueuse ardeur. Que si, l'occasion faisant défaut, ils demeurent par hasard inactifs, ce repos lui-même ne les fatigue que davantage. Ils goûtent en effet une vraie jouissance à être accablés de travaux et c'est pour eux un supplice que de n'être point absorbés par les affaires de ce monde. Aussi arrive-t-il qu'en mettant leur joie à être ainsi écrasés par les inquiétudes mondaines, ils restent dans l'ignorance de choses dont ils devaient instruire les autres. D'où il résulte nécessairement aussi, que la vie du troupeau languit : car même si cette vie des brebis manifeste le désir de croître spirituellement, elle se heurte, ainsi qu'à un obstacle de la route, à l'exemple de son pasteur. Lorsque la tête en effet est malade c'est bien en vain que les membres sont forts et c'est en pure perte qu'une armée s'attache activement à la poursuite de l'ennemi, si, par la faute du général qui la commande, elle suit une fausse piste. Aucune exhortation ne vient relever les âmes, aucun blâme sévère ne réprime leurs fautes : car, tandis que l'office de juge séculier est tenu par celui qui est le gardien des âmes, la préoccupation du pasteur est ailleurs qu'à la garde de son troupeau. Et les brebis ne peuvent plus apercevoir la lumière de la vérité; car lorsque les soucis terrestres occupent l'esprit du pasteur, une poussière soulevée par le vent de la tentation aveugle les yeux de son Église. C'est pourquoi, après que, contradictoirement, le Rédempteur du genre humain nous eut mis sagement en garde contre l'intempérance en disant : «Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos coeurs ne s'appesantissent par l'excès du boire et du manger,» il ajouta aussitôt : «ni par les soucis de cette vie.» Et, sans désemparer, dans le même passage, intentionnellement [le Maître] adjoignit un

motif de crainte : «De peur, dit-il, que ce jour [du jugement] ne fonde sur vous à l'improviste.» Jour dont il précise jusqu'à la nature en disant : «Car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre entière.» Il dit encore à ce propos : (Nul ne peut servir deux maîtres.)» (Lc 16,13).

De même saint Paul tient-il les âmes éloignées du commerce du monde quand il affirme, on plutôt décrète : «Nul soldat au service de Dieu ne s'embarrasse des affaires du siècle s'il veut plaire à celui qui l'a enrôlé.» (II Tim 2,4). Aussi, recommande-t-il aux chefs de l'Église et de se livrer au zèle et d'en prévoir le correctif, en disant : «Quand donc vous avez des jugements à rendre sur les affaires de cette vie, établissez pour les juger ceux qui sont les moins considérés dans l'Église.» (I Cor 6,4). C'est-à-dire : que s'occupent de l'administration matérielle ceux-là que n'enrichissent point les dons spirituels. Comme si, plus clairement encore, l'Apôtre disait : «Puisqu'ils ne peuvent pas pénétrer les choses spirituelles, qu'ils vaquent donc aux nécessités extérieures.» De là le reproche que Moïse encourut de la part de Jethro l'étranger, parce qu'il se dévouait d'une manière déraisonnable aux affaires temporelles du peuple. Et Moïse reçut aussitôt après, le conseil d'établir des juges qui, en son lieu, dirigeraient les litiges, et de s'adonner lui-même avec plus de liberté à la méditation des mystères des choses spirituelles pour l'instruction du peuple.

Par suite, c'est aux subordonnés que doit revenir le soin des choses d'ordre inférieur aux pasteurs celui de la méditation des réalités surnaturelles, afin que de la sorte le tracas de la poussière n'obscurcisse point l'oeil qui doit voir de haut pour tracer la voie. Et en effet, ceux qui président sont tous [comme] la tête de leurs sujets; or pour que les pieds puissent suivre la bonne route, il est indubitable que la tête doit voir le chemin de haut, pour parer au danger que les pieds languissants ne cessent d'avancer si, ne se tenant plus droite, la tête du corps s'inclinait vers la terre. Dès lors, dans quel état d'esprit un pasteur des âmes use-t-il de la dignité pastorale au milieu des autres, s'il est mêlé lui-même au commerce du monde qu'il doit blâmer chez autrui ? C'est pourquoi, dans l'irritation d'un juste retour, le Seigneur, par son prophète, fait entendre cette menace : «Il en sera du prêtre comme du peuple.» (Os 4,9). Or, il en est du prêtre comme du peuple, quand celui à qui est dévolue la charge des fonctions spirituelles accomplit les actions auxquelles se livrent ceux qui sont considérés comme encore remplis de penchants charnels. C'est pareil désordre que Jérémie déplore d'un coeur brisé de douleur quand il déclare prophétiquement sous le coup de la destruction du Temple : «Comment l'or s'est-il terni, sa couleur pure s'est-elle altérée ? les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées au coin de toutes les places ?» (Lam 4,1) Quelle chose, en effet, peut être signifiée par «l'or» qui est le premier des autres métaux, sinon l'excellence de la sainteté ? Et que symbolise «la couleur pure de l'or» si ce n'est la divinité de la religion digne d'être aimée par tous ? «Les pierres du sanctuaire» ne désignent-elles pas les personnes revêtues des saints ordres ? Qu'y a-t-il de figuré sous ce vocable de places» sinon l'étendue de la vie présente ? Car, en grec, le mot *Platos* a le sens d'étendue et

c'est de là, bien certainement, qu'est venu le nom de «places». D'ailleurs la Vérité a déclaré elle-même : «Large et spacieuse est la voie qui conduit à la perdition.» (Mt 7,18).

Ainsi l'or s'obscurcit, lorsque la sainteté de la vie se trouve souillée par des actions mondaines. Il perd son éclat, quand s'efface l'estime dont étaient entourés certains hommes que l'on avait crus jusqu'alors vivre selon la piété. En effet, quand quel qu'un, après avoir mené une vie sainte, en vient à la manière d'agir des mondains, le respect dont on l'entourait se mue en mépris ainsi qu'une couleur qui passe, et s'évanouit aux yeux des hommes.

D'autre part, les pierres du sanctuaire sont dispersées sur les places lorsque ceux-là qui (pour ainsi parler) eussent dû, dans le secret du temple, s'adonner aux cérémonies intérieures pour l'honneur de l'Église, convoitent [de suivre] les voies larges des occupations profanes. Or, les pierres du sanctuaire étaient faites pour apparaître, à l'intérieur du Saint des Saints, sur le vêtement du grand-prêtre. Lors donc que les ministres de la Religion ne stimulent plus, par le mérite de leur vie, les fidèles à honorer leur Rédempteur, les pierres du sanctuaire ne sont plus sur les ornements du pontife. Et vraiment, ces pierres du sanctuaire gisent dispersées sur les places, quand les ministres des saints ordres, livrés au relâchement de leurs jouissances, s'attachent aux négoce d'ici-bas. Et remarquons bien que le prophète ne dit pas qu'elles sont dispersées sur les places, mais au coin des places car les pasteurs qui s'adonnent ainsi aux choses de la terre veulent être regardés comme parfaits; et malgré que, du fait de leur passion sensuelle, ils suivent les voies larges, ils entendent bien demeurer, par l'honneur [dont est entourée la sainteté], au coin des places publiques.

Que si nous entendons par «pierres du sanctuaire» celles qui composaient l'édifice lui-même, il n'importe. Ces pierres dispersées gisent au coin des places, quand ceux qui ont reçu les saints ordres et dont l'honneur semblait d'abord tirer sa source de leur sublime vocation, brûlent du désir de se vouer aux affaires séculières.

Et donc, il peut arriver accidentellement qu'on accepte par compassion de s'occuper des affaires temporelles; mais il ne faut jamais les rechercher avec passion : de crainte qu'en n'appesantissant l'âme de celui qui les aime elles ne la fassent tomber, de tout leur poids, des hauteurs des choses spirituelles jusqu'aux plus bas fonds.

Par contre, il est d'autres pasteurs qui, à la vérité, prennent soin de leur troupeau, mais qui désirent tellement pouvoir eux-mêmes se consacrer au spirituel qu'ils en oublient complètement le temporel. Comme ils négligent entièrement ce qui regarde les besoins des corps, ils ne se mettent nullement en peine de pourvoir aux nécessités de leurs inférieurs. Aussi presque toujours méprise-t-on leur prédication : car tandis qu'ils reprennent les fautes des pécheurs, mais sans procurer à ceux-ci les choses nécessaires à la vie présente, on ne les écoute jamais de bon coeur. C'est qu'en effet, la parole de la vérité ne pénètre point jusqu'à l'âme du pauvre si la main de la miséricorde ne lui ouvre l'accès de son coeur. Tandis qu'au contraire, la semence de la parole germe sans

difficulté quand la bonté d'âme du prédicateur l'arrose dans le coeur de celui qui écoute. D'où l'obligation pour le pasteur d'être apte à inculquer les principes de la vie intérieure, et, en même temps, d'être à même de pourvoir, en toute pureté d'intention, aux nécessités extérieures. Qu'ainsi donc les pasteurs s'occupent avec ferveur des besoins spirituels de leur troupeau sans négliger toutefois la vigilance à l'égard de ce qui touche à son existence temporelle; car, comme nous venons de le dire, c'est en quelque sorte à bon droit que l'intelligence du peuple fidèle se trouve détournée de la bonne réception de la prédication, si le souci de l'assistance temporelle fait défaut au pasteur. De là cet avis qu'en toute sollicitude donne le premier pasteur quand il écrit : «J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi ancien comme eux, témoin des souffrances du Christ, et, qui prendrai part, avec eux à la gloire qui doit être manifestée : paisez le troupeau de Dieu qui vous est confié.» (Pi 5,1).

Saint Pierre a expliqué lui-même si ce soin qu'il recommandait s'entendait de l'âme ou du corps, en ajoutant aussitôt : «Veillant sur lui non par contrainte, mais de bon gré non dans un intérêt sordide, mais par dévouement.» Incontestablement, les pasteurs sont, par ces paroles, charitablement avertis de ne pas, au temps où ils soulagent la pauvreté de leurs ouailles, se blesser mortellement eux-mêmes avec la pointe du glaive de l'ambition; et de prendre bien garde à ne se point priver eux-mêmes du pain de la justice, tout en restaurant de leurs propres mains le prochain à l'aide de secours matériels.

Cette sollicitude des pasteurs, saint Paul la stimule quand il dit : «Celui qui n'a pas soin des siens, sur tout de ceux de sa famille, a renié la foi, et il est pire qu'un infidèle.» (I Tim 5,8).

Il résulte qu'en tout ceci la crainte est toujours opportune pour empêcher que le zèle exercé extérieurement par les pasteurs ne les détourne de la méditation intérieure; car, bien souvent, ainsi que précédemment nous l'avons dit, quand les coeurs des pasteurs s'adonnent sans précaution au soin du temporel ils se refroidissent dans la charité intérieure, et, répandus au dehors, ils se mettent peu en peine d'oublier qu'ils ont reçu charge d'âmes. Il est donc nécessaire que le zèle extérieur dépensé au service de ceux qui nous sont soumis soit maintenu dans une certaine limite. D'où l'à-propos de cette parole qui fut dite à Ezéchiel : «Les prêtres ne se raseront point la tête et ne laisseront pas non plus croître leur chevelure, mais ils se tondront la tête.» (Ez 44,20). C'est, en effet à juste titre que sont appelés «prêtres» ceux qui sont à la tête des fidèles pour leur donner une sainte direction.

Or, les cheveux sur la tête figurent les préoccupations extérieures de l'âme. Poussant insensiblement sur le crâne, ils désignent les soucis de la vie présente qui, survenant parfois bien mal à propos, naissent, quasi à notre insu, d'une intelligence imprévoyante. Puisque donc tous ceux qui gouvernent doivent incontestablement connaître les soucis extérieurs, et cependant ne point s'y adonner intensivement, c'est avec raison que les prêtres ont reçu défense de se raser la tête et de laisser croître leur chevelure, c'est-à-dire

qu'ils ne doivent ni se désintéresser totalement du souci temporel des besoins de leurs subordonnés, ni non plus se laisser aller à s'y livrer d'une manière excessive. D'où l'à-propos de la parole : «Mais ils se tondront la tête». C'est-à-dire : qu'ils s'adonnent au soin du temporel autant que cela est nécessaire; et qu'ils s'en affranchissent toutefois plus vite encore, afin de ne se point laisser abusivement envahir. Et donc, tandis que la subsistance des corps se trouve être assurée par une prévoyante assistance extérieure, et que, d'autre part, grâce à un recueillement modéré de l'âme, la vie matérielle n'est point entravée, alors, sur la tête du prêtre, il reste les cheveux nécessaires pour couvrir la peau. Quant aux autres, ils sont retranchés afin qu'ils ne voilent pas les yeux.

CHAPITRE 8

Que le pasteur n'ambitionne point de plaire aux hommes par son zèle : mais que pourtant il soit attentif à ce qui doit leur être agréable.

Avec cela, il faut aussi que le pasteur veille soigneusement à n'être point touché par le désir de plaire aux hommes; à ne point désirer, – quand il se livre avec zèle à la méditation des choses spirituelles, ou qu'avec prévoyance il administre le temporel, – que ses subordonnés l'aient personnellement en affection plus que la vérité; de crainte que, faisant fond sur ses bonnes oeuvres, et paraissant être bien loin du monde, son orgueil le rende étranger à Dieu son créateur. Est, en effet, l'ennemi du Rédempteur, celui qui, grâce aux bonnes oeuvres qu'il accomplit, convoite d'être aimé par l'Église au lieu et en place du Sauveur. Car quand le serviteur dont un maître se sert pour transmettre des présents, est ambitieux de plaire aux yeux de l'épouse de son seigneur, il se rend coupable d'un souhait adultère. Or quand un tel amour de soi a envahi l'âme d'un pasteur, il l'entraîne tantôt à une excessive faiblesse, tantôt à une sévérité outrée.

Effectivement, à raison de son amour-propre, l'âme du pasteur verse dans la faiblesse, du fait qu'étant témoin des péchés de ses subordonnés, il n'ose les reprendre de peur de voir se refroidir leur affection pour lui; et parfois même il flatte, par de basses complaisances, les errements de sujets qu'il avait le devoir de sévèrement punir. Chose qui, avec raison, fait dire au prophète : «Malheur à ceux qui cousent des coussins sous tous les coudes, et font des oreillers pour les têtes de tout âge afin de prendre les âmes au piège !» (Ez 13,18)

Placer des coussins sous tous les coudes, c'est soutenir par de caressantes flatteries les âmes qui déchoient de leur justice et s'en vont s'enlisant dans les plaisirs de ce monde. Et en effet, les coudes, pour ainsi parler, sont soutenus par des coussins, et la tête de l'homme qui repose est accotée par des oreillers, lorsqu'on évite au pécheur la rudesse de la réprimande, et que l'on fait preuve, envers lui, d'une sympathie amollissante. Si bien que s'endort doucement dans l'erreur cet homme qu'aucune rude parole de blâme

ne vient troubler. Or ces pasteurs qui s'aiment eux-mêmes se conduisent de la sorte à l'égard seulement de ceux qu'ils ont la peur de voir leur nuire dans leur recherche de la gloire temporelle. Ils traitent, en effet, avec une perpétuelle rudesse de paroles ceux qu'ils savent bien ne rien pouvoir contre eux. Ils ne les avertissent jamais avec clémence. Oublieux, au contraire, de la mansuétude pastorale, ils les maintiennent sous la terreur de l'exercice du despotisme. Ce sont ces pasteurs que, par l'entremise du prophète, la voix de Dieu réprimande en ces termes : «Vous avez dominé sur les brebis avec violence et despotisme.» (Ez 34,4). Ils se préfèrent eux-mêmes à leur Créateur, ils se dressent avec insolence en face de leurs subordonnés; et, insouciant de leurs devoirs, ils ne pensent qu'à leur puissance. Ils ne se mettent nullement en peine du jugement qui les attend. Ils se gonflent impudemment de leur puissance temporelle. Ils veulent librement se permettre ce qui est défendu, et ne supportent pas qu'un seul de leurs subordonnés y contredise.

Or celui qui se complaît dans le mal et exige par surcroît que les autres se taisent sur ses actions coupables, celui-là témoigne contre lui-même qu'il convoite être aimé plus que la vérité dont il ne permet pas qu'on prenne contre lui la défense.

Il n'est personne, même de vie exemplaire, auquel il n'arrive de broncher en quelque manière. Dès lors, celui-là désire que la vérité soit aimée bien plus que lui-même, qui n'admet pas d'être traité avec ménagement par personne au détriment de la vérité. C'est ainsi que saint Pierre accepta volontiers la réprimande de saint Paul, et que David écouta humblement le blâme d'un de ses sujets. C'est que les bons pasteurs ne sachant point se rechercher eux-mêmes d'un amour personnel, regardent comme une marque d'humble déférence la libre et loyale franchise de leurs sujets.

En tout ceci il est cependant nécessaire que l'exercice de l'autorité soit tempéré d'une discrétion très grande, afin que la pensée des subordonnés puisse librement se traduire en paroles quand elle sera l'expression de la vérité, sans que toutefois cette liberté dégénère en suffisance v: de peur qu'en laissant ainsi aux sujets toute facilité de langage, ceux-ci ne viennent à perdre l'humilité pratique.

Il faut aussi faire opportunément remarquer que les bons pasteurs souhaitent plaire aux hommes; mais dans le but de les attirer, par le charme de leur mérite personnel, à l'amour de la vérité non point avec la préoccupation d'en être aimés eux-mêmes, mais bien pour se servir de l'affection qu'on leur témoigne ainsi que d'une route pour amener les coeurs de ceux qui les écoutent à l'affection du Créateur. Il est rare en effet, qu'on entende avec bienveillance, – quelques bonnes choses qu'il dise, – un prédicateur qui n'est pas sympathique. Un pasteur doit donc s'efforcer d'être aimé s'il désire qu'on l'écoute, sans rechercher toutefois une telle affection pour lui-même : de crainte de devenir, par cette usurpation secrète, un objet de dégoût pour Celui auquel il fait extérieurement profession de servir.

C'est ce qu'enseigne saint Paul avec justesse quand il nous découvre les secrets de son apostolat en disant : «C'est ainsi que moi-même je m'efforce en toutes choses de

complaire à tous.» (I Cor 10,33). Mais il ajoute en un autre passage : «Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ.» (Gal 1,10). Ainsi donc, Paul plaît et ne plaît pas. Ce qu'il désire voir plaire en lui, ce n'est pas lui : il recherche seulement, qu'à son occasion, la vérité plaise aux hommes.

CHAPITRE 9

Un pasteur doit savoir que, bien souvent, les vices se présentent sous l'apparence mensongère des vertus.

Le pasteur doit savoir aussi, que bien souvent les vices revêtent mensongèrement les dehors des vertus. Fréquemment, en effet, l'avarice se cache sous le nom d'économie tandis que, contrairement, la prodigalité se couvre de celui de libéralité. Souvent l'indulgence coupable se fait passer pour miséricorde, et la colère sans retenue pour exercice d'un saint zèle. Plus d'une fois on prend la précipitation pour de l'activité louable, et la paresse à agir est estimée parti-pris de pondération.

D'où la nécessité, pour le conducteur d'âmes, de savoir discerner avec une extrême attention les vertus et les vices : afin que l'avarice n'envahisse point son coeur, et qu'il ne se laisse point aller à se réjouir d'avoir la réputation d'être sage dans ses aumônes ou à se flatter d'être large dans ses charités en prodiguant un modérément les secours; ou jusqu'à causer la perte éternelle de ceux qui lui sont confiés en pardonnant des fautes qu'il aurait dû punir ou à se rendre lui-même plus gravement coupable en châtiant avec excès les écarts commis ou à compromettre, par une hâte prématurée, une affaire qui eût pu être conduite à bonne fin moyennant sagesse et mesure ou à laisser réduire à rien, par apathie, le succès d'une bonne entreprise

CHAPITRE 10

Quelle doit être la discrétion du pasteur, soit qu'il corrige ou dissimule, soit qu'il use de vigueur ou de mansuétude.

Il faut encore savoir que parfois la prudence demande de sembler ne pas apercevoir les vices des subordonnés, tout en leur laissant deviner que l'on veut bien paraître fermer les yeux. Quelquefois même des fautes notoires seront tolérées pour un temps, alors que d'autres qui demeurent secrètes devront être l'objet d'une enquête discrète. Il est des écarts de conduite qu'il faut reprendre avec douceur, et d'autres au contraire qu'on doit reprocher avec véhémence.

Nous avons dit qu'il existe certains vices qu'il est prudent de sembler ne pas apercevoir,

tout en laissant deviner que l'on veut bien paraître fermer les yeux. Cela afin que le coupable se sachant découvert, et voyant supportées chez lui, en esprit de tolérance, des fautes sur lesquelles il sait bien qu'on garde le silence, rougisse d'en accroître le nombre, et devienne un juge sévère pour lui-même en faveur de qui la patience de son pasteur plaide auprès de ce dernier avec clémence. C'est en usant d'une telle méthode que le Seigneur reprend à propos la Judée lorsqu'il lui dit par le prophète : «Tu as été infidèle, et tu ne t'es plus souvenue de moi, et tu n'es point rentrée dans ton coeur, parce que j'ai gardé le silence et que j'ai semblé ne pas voir. » (Is 57,11). Dieu a donc paru ne pas voir les fautes, et il le fait savoir : car il s'est tu en face du péché, et cependant l'a dénoncé en rendant public son silence.

En second lieu il est à propos de tolérer certaines fautes, même de notoriété publique, lorsque les circonstances sont nettement défavorables à l'opportunité d'une réprimande ouverte. C'est qu'en effet les plaies prématurément débridées subissent une inflammation pire et si l'application des remèdes ne se fait pas au moment favorable, c'est un fait d'expérience que ceux-ci perdent leur vertu curative. Mais tant qu'elle cherche l'heure où la correction pourra être infligée à ses sujets coupables, la patience de l'évêque est accablée sous le poids même des péchés qu'elle supporte. D'où cette si juste parole du Psalmiste : «Les pécheurs ont travaillé sur mon dos.» (Ps 128,3). C'est sur le dos en effet que nous portons les fardeaux. Le psalmiste se plaint donc que les pécheurs ont travaillé sur son dos; et c'est comme s'il disait sans allégorie «les pécheurs que je ne puis corriger, je les porte ainsi qu'un fardeau qui m'est mis sur le dos.» D'autre part, certaines fautes secrètes doivent faire l'objet d'une délicate enquête, afin que, sur les indications fournies par certains signes extérieurs, le pasteur découvre ce qui demeure caché dans l'âme de ses sujets et que, par une réprimande survenant à propos, il arrive, en partant de la découverte de fautes moindres, à la connaissance d'autres délits plus graves. D'où l'à-propos de cette révélation faite à Ézéchiël : «Fils de l'homme, perce donc la muraille.» Sur quoi le même prophète immédiatement ajoute : «Et quand j'eus percé la muraille, une porte apparut. Et le Seigneur me dit : Entre, et vois les abominations horribles qu'ils commettent ici. Et j'entrai, et je vis : et voici qu'il y avait toutes sortes de figures de reptiles et d'animaux immondes, et toutes les idoles de la maison d'Israël dessinées sur la muraille.» (Ez 8,8-10). Or, c'est la personne des pasteurs qui est représentée par Ézéchiël, et la muraille symbolise la dureté du coeur de leurs ouailles. Et qu'est-ce donc percer la muraille, sinon réussir à forcer par de pénétrantes investigations la dureté des coeurs ? Quand Ézéchiël eut pratiqué l'ouverture [qu'on le pria de faire], une porte apparut. Ainsi, lorsque par de scrupuleuses recherches, ou par des corrections placées bien à propos, on a triomphé de la dureté d'un coeur, il semble qu'alors une porte s'ouvre par laquelle on peut lire toutes les pensées intimes de celui qu'on corrige. C'est donc à juste titre que, dans la prophétie, s'en suivent ces paroles : «Entre, et vois les abominations horribles qu'ils commettent ici.» Il entre, pour ainsi dire, afin de découvrir des abominations, le pasteur qui, par

l'interprétation de certains signes apparaissant au dehors, pénètre assez avant dans les coeurs de ses sujets pour que lui soient connus tous leurs desseins pervers. C'est pourquoi le prophète ajoute «Et j'entrai, et je vis : et voici qu'il y avait toutes sortes de figures de reptiles et d'animaux immondes.»

Les désirs terrestres sont admirablement symbolisés par les reptiles; et, par les animaux, sont représentés les desseins qui, bien qu'élevé un peu au-dessus de la terre, n'ont encore d'autre but que l'obtention d'une récompense terrestre. Les reptiles adhèrent, en effet, avec tout leur corps à la terre. Quant aux animaux, ils sont sans doute soutenus au-dessus du sol dans une grande partie d'eux-mêmes, mais ils sont inclinés sans cesse vers la terre par leur appétit glouton. Par suite, les reptiles sont dans l'intérieur [de l'âme] quand les pensées qui s'y agitent ne se haussent jamais au-dessus des désirs terrestres. Les animaux s'y rencontrent à leur tour, quand, bien qu'il y ait dans l'âme des pensées justes et honnêtes, ces dernières, pourtant, se trouvent orientées vers des désirs de lucre et d'honneurs temporels. Prises en elles-mêmes, de telles pensées paraissent bien, sans doute, planer au-dessus de la terre mais l'ambition, tel un désir glouton, fait qu'elles se ravalent dans l'ornière. De là cette juste parole : «Et toutes les idoles de la maison d'Israël étaient peintes sur la muraille.» Il est écrit, en effet : «La cupidité est une idolâtrie.» (Col 3,5). C'est donc avec raison que les idoles sont mentionnées après les animaux car quand bien même quelques individualités par une honnête conduite s'élèvent, si l'on veut, au-dessus du terre à terre, elles s'y ramènent elles-mêmes par leur basse ambition. Enfin c'est avec raison qu'il est dit : «Les idoles étaient peintes», parce que, quand les dehors trompeurs des choses extérieures sont accueillis au dedans de soi, tout ce que l'on pense en songeant à ces vaines images s'imprime pour ainsi dire en notre coeur. Il faut noter aussi qu'une ouverture est d'abord pratiquée dans le mur, qu'ensuite on découvre la porte, et que l'abomination secrète est mentionnée en dernier lieu. C'est qu'en effet, ce sont les indices extérieurs de chaque péché qui s'aperçoivent tout d'abord; ensuite c'est la porte de l'impudente iniquité qui se dévoile et enfin tout le mal caché au-dedans se découvre.

Mais il existe d'autres fautes qu'il faut reprendre avec douceur. Car quand ce n'est point par malice, mais par ignorance seule ou par fragilité que se produit la chute, il est certainement nécessaire que la répression même du délit soit imprégnée d'un grand tempérament. Tous, en effet, tandis que nous restons dans cette chair mortelle, demeurons soumis aux faiblesses de notre nature déchue. Chacun doit donc juger d'après soi-même combien il lui est nécessaire de compatir à la fragilité d'autrui : de crainte qu'en se laissant aller à de trop vives paroles de blâme contre l'infirmité du prochain, il ne semble oublieux de ce qu'il est lui-même. D'où cet avis opportun de saint Paul : «Lors même qu'un homme se serait laissé surprendre à quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez-le avec un esprit de douceur, prenant garde à vous-mêmes, de peur que vous ne tombiez aussi en tentation.» (Gal 6,1). Comme si l'Apôtre disait ouvertement : «Quand, par le fait de l'infirmité d'autrui, quelque chose dont vous êtes

témoin vous choque, pensez à ce que vous êtes, afin que votre âme se modère dans son ardeur de réprimande par la peur de tomber dans la faute qu'elle blâme.»

Par contre, il est des choses qu'il faut vivement réprimander, afin que, lorsqu'un coupable ne se rend pas compte de sa faute, il en apprenne la gravité de la bouche de son censeur; et qu'au cas où quelque pécheur tiendrait pour peccadille la chose qu'il a commise, il en perçoive l'horreur d'après la rudesse de la correction qu'on lui inflige. Car il est du devoir d'un pasteur d'annoncer au moyen de la prédication la gloire de la patrie céleste; de découvrir combien de tentations de l'antique ennemi sont secrètement posées sur le chemin de cette vie; et de corriger avec grande énergie ceux des péchés de ses ouailles qu'il lui est impossible de pouvoir patiemment tolérer : de crainte qu'en ne se dressant pas assez vigoureusement contre les désordres, il ne porte lui-même la responsabilité de toutes les fautes commises. C'est donc bien justement qu'il est dit à Ézéchiël : «Prends une brique, pose-la devant toi, et tu y dessineras une ville, Jérusalem.» Suivent aussitôt ces paroles : «Mets le siège contre elle, construis contre elle une tour d'attaque, élève des terrasses, place contre elle des camps, et pose contre elle des béliers tout autour.» Et, immédiatement, il est ajouté, pour la sûreté personnelle du prophète : «Et toi, prends une poêle en fer, et place-la comme un mur de fer entre toi et la ville.» (Ez 4,1-2).

De qui donc Ézéchiël est-il l'image, sinon des chefs [de l'Église], lui à qui il est dit : «Prends une brique, pose-la devant toi, et tu y dessineras une ville, Jérusalem ?»

Les saints docteurs, en effet, prennent une brique lorsqu'ils s'emparent, pour l'instruire, du cœur de leurs auditeurs. Ils placent vraiment cette brique devant eux lorsqu'ils veillent sur ce même cœur avec tout le zèle de leur âme. C'est encore sur ce cœur qu'ils ont reçu mission de dessiner Jérusalem; car en s'adressant à des cœurs remplis des désirs terrestres ils s'appliquent avec très grand soin, à leur donner idée de ce qu'est la vision de la paix éternelle. Mais comme c'est en pure perte que l'on prend notion de la beauté de la patrie céleste si on n'apprend pas, en même temps, à connaître à quels assauts nombreux de l'ennemi perfide on demeure en butte ici-bas, l'Écriture ajoute à propos : «Mets le siège contre elle, construis contre elle une tour d'attaque.»

Et, en effet, les saints prédicateurs mettent le siège à l'entour de la brique sur laquelle est gravée la cité de Jérusalem, lorsqu'ils révèlent à une âme, terrestre encore, mais qui déjà aspire à la patrie céleste, combien grande, au cours de cette vie, l'hostilité des vices se déploiera contre elle. Car, en dénonçant comment chaque péché prépare des embûches à ceux-là qui progressent, c'est, grâce à la parole du prédicateur, comme un siège qui est mis autour de la ville de Jérusalem. Et comme les prédicateurs ne doivent pas seulement mettre en lumière la méthode d'attaque des vices, mais expliquer encore comment, bien pratiquées, les vertus nous donnent de la force, c'est avec raison qu'il est dit ensuite : «Construis contre elle une tour d'attaque.» Effectivement, le saint prédicateur construit une tour d'attaque quand il montre quelles sont les vertus par lesquelles on résiste aux vices. Et comme, ordinairement, au fur et à mesure que la vertu

grandit, les assauts de la tentation redoublent, c'est encore sagement que viennent ces paroles : «Élève des terrasses, place contre elle des camps, et pose contre elle des béliers tout autour.» En effet, le prédicateur élève une terrasse, quand il dénonce l'effort d'une recrudescence tentation. Il place des camps contre Jérusalem, lorsqu'il découvre à l'attention loyale de ses auditeurs les embûches sournoises et comme insaisissables de l'ennemi astucieux. Il pose enfin des béliers tout autour, quand ii fait connaître quels aiguillons de tentations nous enserrent de toutes parts en cette vie, battant en brèche la muraille des vertus.

Mais quand bien même le pasteur aurait exactement enseigné toutes ces choses, il ne se préparerait à lui-même aucune quittance d'éternité s'il n'était animé d'une combative ardeur contre les fautes de tous. Voilà pourquoi il est encore écrit : «Et toi, prends une poêle en fer, et place-la comme un mur de fer entre toi et la ville.» Or la poêle symbolise ici l'ardeur de l'âme et dans le fer il faut voir la vigueur de la correction. Quelle chose, en effet, plus que le zèle de Dieu brûle et dévore l'âme d'un docteur ? C'est de la chaleur de cette «poêle» qu'était embrasé Paul quand il disait : «Qui est faible, sans que je sois faible aussi ? Qui vient à tomber, sans qu'un feu me dévore ?» (II Cor 11,29). Et parce que quiconque est embrasé du zèle de Dieu doit se couvrir sans cesse d'une grande vigilance s'il ne veut pas risquer d'être condamné pour négligence, c'est à juste titre qu'il est dit au prophète : «Place-la comme un mur de fer entre toi et la ville.» Et, véritablement, la poêle de fer est posée comme un mur de fer entre le prophète et la ville : car dès que les pasteurs font preuve d'un grand zèle, ils maintiennent, ainsi qu'un rempart, ce même zèle entre eux et leurs auditeurs, dans la crainte qu'ils ne soient un jour abandonnés eux-mêmes à la [divine] vengeance s'ils se montrent ici-bas indolents à reprendre.

Mais en tout ceci il faut prendre garde que, quand l'âme du docteur s'irrite elle-même en vue de corriger, il est bien difficile qu'elle n'éclate pas quelquefois, et ne se laisse aller à des paroles qui n'eussent pas dû être prononcées. Oui, presque toujours il arrive qu'en reprenant avec grande puissance d'invective les fautes de ses ouailles, la langue du maître se laisse entraîner à de vrais excès de langage. Mais, lorsque le ton de la réprimande s'élève immodérément, les coeurs des coupables sombrent dans la désespérance ! Il est par suite indubitable qu'un pasteur qui, s'étant ainsi emporté, constate avoir, au-delà du raisonnable, bouleversé les âmes de ses sujets, est toujours dans l'obligation d'avoir à recourir pour son compte à la pénitence, afin de trouver par ses larmes grâce devant Celui qui est la Vérité : car un tel pasteur a péché par l'ardeur même de son zèle pour la vérité.

C'est ce que, figurativement, le Seigneur a prescrit par Moïse en disant : «Si un homme va de bonne foi avec son ami couper du bois dans la forêt et que sa main brandit la hache pour abattre un arbre, et que le fer s'échappe du manche, atteint son compagnon et le tue : cet homme s'enfuira dans l'une des réfuges, et il aura la vie sauve. De peur que le proche parent du mort, vengeur du sang versé, ne poursuive le meurtrier dans l'ardeur

de sa colère, ne l'appréhende, et ne lui porte un coup mortel.» (Dt 19,4-5).

Or nous allons dans la forêt avec un ami, chaque fois que nous nous appliquons à discerner les fautes de ceux-là qui nous sont soumis. Nous coupons du bois sans mauvais dessein lorsque nous réprimons, en toute charité d'intention, les vices des délinquants. Mais la cognée s'échappe de notre main quand la réprimande nous porte plus que de raison à la sévérité et le fer se détache du manche aussitôt que de trop dures paroles naissent d'une réprimande. Et ce langage atteint et tue notre ami : car les outrages proférés détruisent chez l'auditeur l'esprit de charité. C'est qu'en effet, l'âme du réprimandé conçoit vite de la haine dès qu'une correction excessive vient plus que de droit l'accabler.

Mais celui qui abat imprudemment des arbres et cause la mort de son prochain, doit se sauver dans l'une des trois villes de refuge : c'est-à-dire que, s'il en vient aux gémissements de la pénitence et se réfugie, dans l'unité de la foi, sous l'abri de l'espérance et de la charité, il n'est pas tenu pour coupable de l'homicide consommé. Et le proche parent du mort ne le tue point lorsqu'il le trouve : ce qui veut dire que quand viendra le juste juge, qui s'est uni personnellement à nous par la participation de flote nature, il ne punira certes point comme coupable le fauteur celui que la foi, l'espérance et la charité tiendront réfugié sous leur protection.

CHAPITRE 11

Combien le pasteur doit s'appliquer à la méditation de la loi divine.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici, le pasteur l'accomplira bien, si, rempli de l'esprit de la crainte et de l'amour d'En-Haut, il médite chaque jour attentivement les leçons de la sainte Écriture : afin que les paroles d'exhortation divine restaurent chez lui, en tout ce qui touche à la vie céleste, l'ardeur de sollicitude et de prévoyante attention que la nécessité du commerce du monde affaiblit sans trêve. De telle sorte que, reflué vers la vie du vieil homme par le contact des séculiers, il soit sans cesse renouvelé dans l'amour du pays céleste par l'élan de la componction.

Le coeur perd, en effet, prodigieusement au milieu des conversations humaines. Et puisque c'est un fait incontestable qu'il déchoit de son idéal sous la poussée du tumultueux assaut des occupations du dehors, il lui faut s'instruire sans cesse, afin de se rétablir par le zèle de l'étude.

Telle est la raison de l'avertissement que saint Paul donne à son disciple promu à l'épiscopat : «En attendant que je vienne, dit-il, applique-toi à la lecture.» (I Tim 4,13). De même ce cri de David : «Seigneur, combien j'aime votre loi ! Elle est tout le jour l'objet de mes méditations.» (Ps 118,97).

De là encore cette prescription du Seigneur disant à Moïse à propos du transport de

l'arche : «Tu fondras pour elle quatre anneaux d'or, que tu mettras à ses quatre angles. Tu feras des barres de bois d'acacia, et tu les revêtiras d'or. Tu passeras les barres dans les anneaux qui sont sur les côtés de l'arche pour qu'elles servent à porter l'arche. Les barres resteront toujours dans les anneaux de l'arche et n'en seront jamais retirées.» (Ex 25,12).

Que symbolise l'arche si ce n'est la sainte Église ? Ordre est donné par Dieu de mettre à ses quatre angles quatre anneaux d'or, pour la raison que, sans cesse grandissante, l'Église est répandue dans les quatre parties du monde, et qu'elle prêche armée des quatre livres du saint Évangile. Les barres de l'arche sont de bois d'acacia et passées, pour porter, dans les anneaux : parce qu'il faut chercher des docteurs forts et infatigables, semblables à un bois qui ne pourrit pas; lesquels demeurant attachés sans cesse à la leçon des Livres sacrés publieront l'unité de la sainte Église, et, se trouvant ainsi comme passés dans les anneaux d'or [des Évangiles], porteront l'arche. Car porter l'arche avec des barres c'est, pour les bons docteurs, mettre, par la prédication, la sainte Église à la portée des âmes ignorantes des infidèles. Ces barres furent, par ordre divin, revêtues d'or pour signifier que [les docteurs] ont le devoir, tandis qu'ils prêchent ouvertement aux autres, de resplendir eux-mêmes d'une [grande] pureté de vie. Il fut ajouté, justement à propos des barres : «Elles resteront toujours dans les anneaux et n'en seront jamais retirées.» C'est-à-dire qu'il est de toute nécessité que ceux à qui incombe la charge de la prédication ne s'écartent jamais de l'étude de l'Écriture sainte. Et en effet, le but de la prescription ordonnant de laisser constamment les barres dans les anneaux était qu'aucun retard ne fût apporté dans l'enlèvement de l'arche du fait de la mise en place des barres, lorsque les circonstances exigeraient son transfert. Ce qui signifie qu'il serait tout à fait honteux qu'un pasteur, interrogé sur un point de spiritualité par ses subordonnés, ait besoin de recourir à ses livres alors qu'il a le devoir d'être à même de répondre sur-le-champ à la question posée. Que donc les barres demeurent dans les anneaux, afin que les docteurs, livrés sans cesse dans leurs coeurs à la méditation des textes sacrés, puissent sans retard élever l'arche du témoignage, et dispenser tout de suite l'enseignement si quelque circonstance l'exige.

De là cet avis salutaire que donne aux autres pasteurs le premier chef de l'Église quand il prononce ces paroles : «Soyez toujours prêts à répondre en donnant pleine satisfaction à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous.» (I Pi 3,15). Comme s'il disait ouvertement : Que les barres ne sortent jamais des anneaux, afin que nul retard n'entrave le transport de l'arche.

¹ Le rational, ou, plus exactement, le pectoral (hébreu, hoschen qui veut dire ornement,) était une espèce de sachet carré et double, tisse d'étoffe précieuse brochée d'or, orné de douze gemme enchâssées dans l'or, et portant chacune gravé le non d'un des douze fils de Jacob. Le symbolisme de cet ornement était que le grand-prêtre devait porter les noms des fils d'Israel sur son coeur en perpétuel souvenir devant le Seigneur (cf. Ex

28,15).

Le rational s'appelait rational (ou pectoral) du logement parce qu'il portait en outre les symboles de l'infaillibilité les oracles de Dieu : l'Urim et le Thummim (c-à-d. lumière et perfection).

² cf. Ex 29,2

scanné par nos soins : orthodoxie@club.fr

#